

*A Greyhound
of a girl*
de Roddy Doyle

MARIE HERMET

Roddy Doyle, en Irlande, c'est quelque chose entre une rock star et un monument national. Auteur d'une douzaine de romans adorés à la fois des critiques et du grand public, il a adapté sa *Trilogie de Barrytown*¹ pour le cinéma, créé une série TV et deux comédies musicales, et pourtant, lorsque nous avons finalement pris un café dans ce petit troquet bondé de Temple Bar à Dublin, il n'a attiré l'attention de personne. Roddy Doyle est une pointure de la littérature, mais c'est aussi un homme discret, un prof de lycée qui un beau jour a reçu le Booker Prize. Chez lui, à Dublin, chacun respecte son droit à passer inaperçu.

Nous étions en novembre 2012, le Book Festival de Dublin réunissait toute une palette d'auteurs invités. J'avais assisté à la rencontre avec Roddy Doyle au Smock Alley Theatre et attendu que la file des amateurs de dédicaces se disperse pour tendre à l'auteur mon exemplaire couvert de notes et boursoufflé de post-it de *A Greyhound of a Girl*, son premier roman pour adolescents.

Convaincues par mon enthousiasme, les éditrices de Flammarion jeunesse venaient de signer mon contrat de traduction pour ce roman inclassable, un peu fantastique et tellement réaliste. Ma deuxième relecture de la VO était terminée, et j'avais préparé méticuleusement ma rencontre avec l'auteur. Une petite phrase le décrivant dans la presse me restait en mémoire : « *He does not suffer fools gladly.* » (Il n'aime pas perdre son temps avec des imbéciles.) Et une autre : « Il donne généreusement de son temps pour les causes aux-

¹ *The Commitments* (1991), *The Snapper* (1993), *The Van* (1997).

quelles il croit, comme Amnesty, mais il déteste les gens qui lui en font perdre pour rien. » J'étais prévenue.

Ma liste de questions était pointue ; j'avais lu les articles publiés sur lui au cours des années précédentes, vu les rares interviews ou rencontres filmées qu'il avait acceptées, épluché sa biographie familiale *Rory & Ita*. La disparition brutale de sa grand-mère maternelle, morte très jeune de la grippe en laissant une orpheline de trois ans, Ita, la mère de Roddy, y tient une place essentielle. Ce drame familial était aussi au cœur du roman que j'allais traduire.

Cette après-midi de novembre, nous nous sommes donc attablés au bar d'un café sur Temple Street. Pour briser la glace, je lui ai raconté qu'un site littéraire français disait grand bien de sa série pour enfants *The Giggles Treatment*, et encensait son humour « typiquement British ». Ça l'a tellement fait rire qu'il a failli en tomber de son tabouret, et j'ai abordé la question du titre. *A Greyhound of a Girl* (« Une fille comme un lévrier ») serait intraduisible. J'aimais bien « Entre chien et loup », qui rendait l'atmosphère un peu crépusculaire de l'histoire – une histoire de fantôme après tout – en gardant l'idée du chien contenue dans l'original. Dans le roman, Mary, treize ans, se lie avec une jeune femme rencontrée dans la rue : c'est Tansey, le fantôme facétieux de son arrière-grand-mère disparue à vingt-cinq ans. Tansey revient pour voir sa fille Emer, la grand-mère de Mary, qui à son tour approche de la mort. Réunissant quatre générations de femmes – *One of them dead, one of them dying, one of them driving, one of them just beginning*. « L'une morte, l'autre qui va mourir, une au volant et la dernière pour qui tout ne fait que commencer » – pour un *road-trip* délirant, le roman est, selon la presse, « à piquer à votre fille pour le prêter à votre mère ».

Toute la difficulté – on y reviendra – tient aux modes d'expression de ces quatre personnages. Entre Mary, élevée avec Netflix, qui insère des *like* tous les trois mots, et sa bisaïeule Tansey, qui n'a jamais vu un frigo et parle la langue poétique et chantante de l'Irlande rurale de l'ouest dans les années 1920, c'est le grand écart.

Roddy me raconte qu'il s'est inspiré de sa fille pour faire parler Mary (un nom qui n'a plus aucune signification religieuse, me fait-il remarquer avec un sourire narquois, on peut le donner à un enfant

sans qu'on vous soupçonne de porter un cilice en crin sous votre chemise), mais qu'il a dû enlever un *like* sur deux, sous peine d'être illisible. Pour les trois autres générations, il n'a eu qu'à dresser l'oreille et retranscrire. Absorbée par notre discussion sur l'enchevêtrement du réel et de la fiction, et peut-être trop enhardie par mon deuxième café, je lance : « Vous avez tué votre mère, quand même. » *What ?* N'en croyant pas ses oreilles, Roddy me fait répéter. Je suis sur le point de m'enfuir en bafouillant des excuses, quand il éclate de rire et m'invite à venir prendre le thé chez ses parents, histoire de vérifier que si la grand-mère du roman meurt à la fin, Ita, elle, se porte très bien. Elle a étudié le français en classe dans les années cinquante et elle appréciera sûrement la compagnie d'une Parisienne.

Décembre 2012. En attendant qu'une date soit fixée pour la visite promise, je suis rentrée à Paris pour me plonger dans le travail. Mes visites en Irlande sont devenues si fréquentes que j'embarque avec Aer Lingus comme on prend le métro, mais une expression comme « *quare stuff* », non, je ne l'ai jamais entendue. Et « *spuds* » ? Qu'est-ce que c'est, au juste ?

J'appelle Alice, ma bloggeuse irlandaise préférée – qui se trouve être aussi ma fille –, pour lui demander de m'éclairer sur quelques questions lexicales². Elle me rit au nez : « *Quare stuff* ? Mais prononce-le tout haut au lieu de le lire ! » Ah oui, d'accord : c'est *queer stuff* – des trucs bizarres –, avec l'accent irlandais. *Of course*. Et *spuds*, comment n'y avais-je pas pensé, ce sont les patates, cet élément essentiel du dîner familial ! Lequel dîner, bien sûr, se traduit par *tea*, et se prend à six heures tapantes.

Il me reste à faire parler quatre femmes de générations différentes, dont une arrive d'une ferme du Wexford au début du vingtième siècle. Jusqu'à quel point sa langue est-elle différente de la langue d'aujourd'hui ? Lors de leur première rencontre, Mary ne comprend pas l'un des termes qu'emploie Tansey : « *You're a rip, alright*. » *A rip* : un mot de grand-mère pour dire effrontée. Il ne s'agit pas de tomber dans Molière avec ses *coquins*, ses *fripons* et ses *drôles*,

² Alice raconte notre visite chez Roddy Doyle ici : <http://aliceindublin.blogspot.com/2013/01/>.

mais il me faut un mot qu'une fille de douze ans trois quarts ne connaisse pas. J'ai finalement opté pour *polissonne*. Mon amie Mary Sheridan, Irlandaise à Paris à qui je racontais l'histoire de Tansey, s'est exclamée : « Mais mes parents parlent encore exactement comme ça ! » Ils élèvent des moutons dans le Mayo, tout près de la mer ; lorsqu'elle m'a invitée à la rejoindre pour les vacances d'hiver dans sa famille, j'ai tout de suite accepté.

Janvier 2013. Je médite dans le train entre Dublin et Westport, comté de Mayo. Pour donner une voix à Emer, née en 1920, et à Tansey, qui a vingt ans cette année-là, j'essaie de me souvenir des mots que j'ai entendus, enfant, dans la bouche des vieilles personnes, sur les bords de Loire où j'ai grandi. Je fais comme Mary, je tends l'oreille pour saisir les voix du passé. Les œuvres complètes de Synge traduites par Françoise Morvan me suivent partout. Son adaptation en français inspiré par le breton de son enfance est superbe, mais je ne dispose pas des mêmes outils. Pour compléter mes souvenirs trop lointains et trop rares – mes parents étaient des citadins – j'ai retrouvé les auteurs de mon enfance. Maurice Genevoix m'offre *tantôt* pour aujourd'hui, *l'ouvrage* pour le travail, et le joli *il s'est ensauvé* dont je ne me servirai pas : le mélange de l'ancien et du moderne doit rester subtil. Pour le reste, je me contenterai de mon *Lexique du Vendômois* de 1893, un trésor trouvé sur Gallica. Pour *yoke*, machin, bidule, il m'a donné le précieux *fourbi*.

La langue de Tansey est ancienne, mais pas seulement : l'anglais parlé en Irlande, encore aujourd'hui, est éclairé par le gaélique ; ses tournures, sa syntaxe, ses jeux de mots, son humour ne sont pas ceux de l'anglais, « la langue dans laquelle on vend les cochons » d'après Donal Ryan, la langue du maître, de l'occupant, du propriétaire dont on se moque dès qu'il a le dos tourné.

Entretiens, mon train est arrivé à Westport, où Mary Sheridan m'attend. Nous suivons la petite route en lacets de la côte. De temps en temps, il faut s'arrêter pour déplacer un mouton qui dort sur la route. Ils préfèrent le macadam, me dit Mary, c'est plus chaud que l'herbe en cette saison. Ses parents parlent vraiment comme Emer et Tansey et leur maison, plantée sur la colline, domine la baie et la plage d'Achill Island. Nous dînons et bavardons sans fin au-

tour de la cheminée en respirant l'odeur de sous-bois de la tourbe fraîche.

Le lendemain, je les questionne sur une formule qui revient trois fois dans la bouche de Tansey, ma jolie revenante : *What's that when it's at home* ? Mary Sheridan m'explique que c'est une manière subtile de dire *Parlez clairement*, ou bien c'est l'expression d'une vraie stupeur devant un objet inconnu, une manière fine de se moquer à la fois de l'objet en question et de l'ignorance qu'on en a. La même tournure devra s'appliquer, comme dans l'original, à un concept, l'habitude (« comme d'hab' » dit Mary) ; à un objet (le frigo) et à une personne, (Ava, la meilleure amie de Mary). Ce sera « Mais qu'est-ce que c'est que cet animal-là ? »

Comme d'hab', dit Mary ;

Comme d'hab' ? Qu'est-ce que c'est donc que cet animal-là, comme d'hab' ?

Mary éclata de rire. Cette femme parlait comme sa grand-mère.

Février 2013. Roddy m'a proposé de venir avec Alice passer le dimanche après-midi chez ses parents. Nous allons le chercher chez lui, dans la rue bordée d'arbres qui ressemble étrangement à celle qu'emprunte Mary la collégienne pour rentrer chez elle, avec la vieille Volkswagen d'Alice, en priant qu'elle ne tombe pas en panne ce jour-là. Alice s'excuse de l'état du tacot qui, explique-t-elle, se fait vieux. « Ah, est-ce que ce n'est pas notre cas à tous ? » répond Roddy. Nous traversons Kilbarrack ; il nous fait passer par les rues où Alan Parker a filmé son film légendaire, *The Commitments*. Là, c'est le pub, The Foxhound, où la bande de fauchés fondus de musique soul se réunissent avant les répétitions ; ici, la rue où ils croisent, tout à la fin, le producteur qui s'en va sans les avoir entendus, emportant leurs espoirs avec lui... Mais tout près de la maison de ses parents, c'est un nouveau décor qui apparaît : voilà la grange qui brûle mystérieusement dans *Paddy Clarke Ha Ha Ha*, le roman qui a valu le Booker Prize à son auteur. La grange a vraiment été incendiée quand j'étais enfant, dit Roddy, mais je ne peux pas dire par qui. Pour écrire ce roman-là, qui se passe dans la maison de son enfance, celle que nous allons voir, Roddy est allé s'accroupir dans la cuisine de ses pa-

rents, sous la table, devant le frigo, pour avoir l'angle de vision d'un enfant de huit ans. Et alors, dit-il, tout est revenu.

Les parents de Roddy sont heureux de voir leur fils ; on sert le thé, on admire le jardin très vert, et la petite maison de bois tout au fond où s'était réfugiée un temps la cousine d'Ita, la romancière et journaliste Maeve Brennan. Ita a des yeux d'enfant, d'un bleu très clair ; elle rit beaucoup. Comme j'admire la rangée de livres de Roddy Doyle sagement alignés dans la bibliothèque, elle murmure : « Il est plutôt bien connu par ici. » Je proteste qu'il est connu partout dans le monde, que c'est un écrivain formidable. Elle s'illumine et dans un sourire elle me confie : « *And he is such a good boy...* »

Mars 2013. Je tergiverse encore sur la question du titre. C'est essentiel, un titre, puisque ça doit à la fois contenir et suggérer ce que renferme le livre, *et* donner envie de l'acheter. Roddy et moi échangeons nos idées par mails (traduits ici aussi scrupuleusement que possible) :

10/03/2013 08:52 Marie Hermet :

(...) Je m'amuse beaucoup en compagnie des quatre *girls* de *Greyhound of a Girl*. Le titre que j'avais suggéré, « Entre chien et loup », est malheureusement déjà pris, par un roman qui vient juste de sortir. Les bonnes idées circulent vite ! J'ai imaginé autre chose à partir de la dernière recommandation de Tansey, « *remember the leaves* ». « N'oublie pas le murmure des arbres », ou peut-être « La fille qui écoutait murmurer/chuchoter les arbres ». On pourrait aussi proposer, pourquoi pas, « Quatre glaces pour un fantôme ». Dites-moi s'il y en a un que vous détestez, je le rayerai de la liste.

Je vous souhaite un beau printemps (j'adorerais être une souris planquée derrière le rideau quand vous faites passer les auditions pour la comédie musicale !)³

All the best,

Marie

3 *The Commitments*, Palace Theater, Londres, sept. 2013-nov. 2015.

12/03/2013 12:08 Roddy Doyle :

« La fille qui écoutait murmurer/chuchoter les arbres » me semble meilleur que « Quatre glaces pour un fantôme ». Au fait, *Greyhound* vient d'être nominé en dernière sélection pour le prix Carnegie. Ça vient d'être annoncé ce matin.

J'ai assisté aux auditions pour la comédie musicale hier après-midi. Les jeunes comédiens étaient adorables, certains avaient un talent fou, d'autres s'imaginaient seulement en avoir.

All the best,
Roddy

12/03/2013 19:45 Marie Hermet :

Merci pour votre réponse. La sélection du Carnegie, rien que ça ! Je croise les doigts jusqu'en juin, le roman mérite tellement le prix.

On oublie « 4 glaces pour un fantôme », qui rappelle quand même trop *4 mariages et un enterrement* de toute façon.

Best,
Marie

13/03/2013 11:47 Roddy Doyle :

« 4 enterrements et une glace » !

R

13/03/2013 15:40 Marie Hermet :

Objet : *French Birds*

« Four Birds on the Road », c'est plus *funky*, non ?

Marie

13/03/2013 18:52 Roddy Doyle :

Objet : *French Birds*

Cela ne fait aucun doute. « Thelma, Thelma, Louise et Louise ».

R.

14/03/2013 18 :52 Marie Hermet :

Objet : *French Birds*

Oui, toutes les quatre en route vers la déviation d'Arklow !

M

Finalement, la question du titre sera réglée par l'éditrice, dont c'est le privilège : *3 femmes et un fantôme*. Nous n'étions pas si loin !

Mai 2013. Nous avons surtout parlé du choix des mots, mais aucun mot n'est bien choisi s'il n'est pas exactement à sa place dans la phrase, s'il n'entre pas en résonance avec le paragraphe, la page. Roddy Doyle est célèbre pour la simplicité et la fluidité de son style, pour son art du dialogue liminaire qui en dit long en deux répliques. Il attribue ces qualités à la langue des gens de Dublin, une ville où l'on ne se dit pas : *Bonjour, comment ça va ?* mais : *What's the story ?* (C'est quoi l'histoire ?), une ville rendue célèbre par un livre⁴ et où chacun se doit de savoir raconter. Mais cette simplicité, cet art du sous-entendu ne s'obtient qu'au prix d'un énorme travail de relecture et de correction. Roddy l'explique volontiers : chez lui, la moitié du manuscrit original part à la poubelle et, dans ce qui reste, il ne doit pas rester un mot de trop. C'est en y pensant que j'ai lu et relu à haute voix original et traduction, pour vérifier, si possible, que dans ma version française aussi chaque mot était nécessaire. À l'affût d'un rythme, d'une musique, d'un ton, je tends si bien l'oreille pour écouter mes personnages, pour entendre ce que disent leurs silences, que je ne serais pas étonnée si Tansey venait me taper sur l'épaule, à moi aussi.

Je bute sur un dernier obstacle, et j'écris à Roddy Doyle avant de m'apercevoir que l'obstacle n'en était pas un.

11/05/2013 09:45 Marie Hermet :

Hello,

Tansey, Emer, Scarlett et Mary vont très bientôt parler français, et en me relisant je bute encore sur une question. Page 195 de l'édition cartonnée, Emer décrit une fête foraine à Courtown : « *The machine that told your fortune, even though it was only a cod.* » Est-ce la machine qui a la forme d'un poisson ou bien s'agit-il d'un genre de *cod* dont je n'ai jamais entendu parler ? Je ne connais pas encore le Wexford (mais ça ne saurait tarder) et je n'ai rien trouvé sur Google Maps ; je serais très heureuse si vous pouviez m'éclairer.

⁴ *Ulysses*, James Joyce, 1922.

Mes félicitations pour la sortie du nouveau livre, j'ai hâte de le lire. Amitiés,
Marie

12/05/2013 11:12 Roddy Doyle :

Ça veut dire faux, bidon. Je viens de le repérer dans un article de l'*Observer* sur Alex Ferguson, qui a pris sa retraite de manager à Manchester United cette semaine. J'ai toujours cru que c'était un mot typiquement irlandais – jusqu'à ce matin !

R

12/05/2013 14:26 Marie Hermet :

Il faut vraiment que je me mette à lire sur le football.

Et moi qui imaginais une espèce de Coney Island en miniature avec de vieux bandits manchots et une voyante mécanique toute rouillée en forme de morue (*cod*)... Je viens de faire une recherche pour « *cod in football* » dans l'*Observer* : 96 références !

Merci pour le *feedback*.

Best,

Marie

Septembre 2013. Mon premier exemplaire du tirage tout frais est dédié à ma fille : « Pour Alice, qui se reconnaîtra bien quelque part dans cette histoire entre mère et fille, avec un grand merci pour son aide précieuse (Haha, *quare stuff & spuds* !) »